

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 59 (1921)
Heft: 48

Artikel: Aux Vaudoises de Gryon : (chanason)
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-216803>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 18.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

acte de sa souveraineté, en vertu de l'Acte de Médiation... oh ! comme le soleil radieux éclaire aujourd'hui ce beau canton !... toute la nature, enfin... combien le chant des oiseaux est mélodieux... combien le parfum des fleurs est suave !... Serai-je le seul qui dût demeurer insensible à ce concert unanime de la création ?... Non, mais commençons par composer un titre qui puisse convenir à ce recueil vaudois ; puis, je descendrai au jardin pour jouir, pendant quelques instants, de cette belle matinée. Comme ce n'est qu'un simple souvenir laissé à sa famille par un citoyen vaudois qui, il y a environ cinq mois, est entré dans la 66^{me} année¹ de son âge et, il y a un mois environ, dans sa 48^{me} année de service à la Chancellerie d'Etat du canton de Vaud, d'un citoyen qui, sur la fin de sa carrière, a voulu jeter encore un regard sincère de reconnaissance et d'amour sur sa belle et bonne Patrie, un titre modeste, en harmonie avec l'expression de ses sentiments, suffit.

Il écrit, en forme de minute, sur un carré de papier, le titre suivant : *Le Bouquet vaudois ou les Adieux d'un citoyen à sa Patrie; c'est-à-dire Esquisses et Souvenirs*; puis il y ajoute une épigraphe convenable à la destination de ce recueil; ensuite, quittant son siège :

— Descendons maintenant au jardin pour, dans cette matinée de doux souvenirs, admirer cette ravissante nature, qui renouvelle toute sa fraîcheur pendant le silence d'une belle nuit de printemps; puis, après le déjeuner qui se prépare, je serai d'autant mieux disposé à écrire au net, sur du papier aussi azuré que l'est le ciel, le titre que j'ai choisi et qui me paraît bien assorti au texte.

Baron descend au jardin. Quand il en remonte, il s'avise d'écrire une préface. Tandis que sa plume court sur le papier, la porte du cabinet s'ouvre et livre passage à Zoile, libraire, qui remet à Baron... un billet à ordre de deux cents francs, déjà souscrit, et payable à trois mois de date. On a lu plus haut que Baron s'était levé tôt. Cela frappe Zoile :

— Hors du lit de bonne heure, aujourd'hui, contre l'ordinaire... par quelle raison ?

Baron :

— Par la raison toute simple que, dans cette belle matinée, anniversaire de notre indépendance, le soleil de la liberté luit sur notre bonne Patrie; le 14 avril sourit toujours à un vieux Vaudois.

L'archiviste, patriote, est doublé d'un poète, qui trouve des images exquises :

— Vois, dans le jardin, les arbres en fleurs, dont le beau vert et le blanc le plus éclatant se nuancent si agréablement; ce sont nos couleurs cantonales.

Hélas ! Zoile est affreusement prosaïque. Toutes ces belles phrases ne lui disent rien qui vaille. Il a acheté au comptant et au rabais une collection de livres. Alors, il s'est souvenu de Baron, pour combler le vide qui venait de se faire dans sa bourse, et il vient le prier de faire un petit endossement. Pourquoi Baron appelle-t-il son serviteur, Zoile ? C'est bien plutôt un procureur :

— C'est un bénéfice clair et net pour moi; il faut faire rouler l'argent et non le tenir dans son coffre-fort.

Indifférent aux ardeurs patriotiques, le libraire ne songe qu'à faire une affaire; il veut acheter la bibliothèque de Baron, à raison de 50 centimes le volume. Halte-là, monsieur :

— Ces livres sont mon passe-temps, j'y tiens et heureusement je ne suis pas réduit à m'en défaire pour en avoir un peu d'argent. Plusieurs de ces livres ont d'ailleurs été achetés dans ton magasin et payés comptant... Tu n'as eu garde de me le déconseiller.

Le brave homme que fut Baron est poursuivi par une pieuse préoccupation. A l'entendre, on se prend à regretter les temps où il n'était pas rare de rencontrer des hommes dont l'humilité contrastait avec l'orgueil de tant de nos contemporains; humilité qui n'empêche pas la bonne humeur et surtout le désir de justifier le rôle pour lequel une place nous a été réservée sur cette terre que, faussement, on considère comme une machine à faire de l'argent :

— Je fais quelques préparatifs avant de quitter

ce monde; j'adresse mes adieux au canton de Vaud. Et le tentateur répond ironiquement :

— Tu l'aimes donc bien ce pays. Quant à moi, tout pays m'est égal, pourvu que j'y ramasse de l'argent, car le proverbe dit qu'un homme sans argent est un peu moins que rien.

Le voilà lâché, le gros mot, celui pour lequel on est prêt à tout, même aux pires besognes :

— Pour en avoir le plus possible, je quitterais ce pays pour aller en Californie, aux dépens — savourez, lecteurs, savourez — de mon repos, de ma santé même.

(A suivre.)

L. Mogeon.

DANS LA RUE. — Deux passants se bousculent sur le trottoir. Le premier, furieux :

— Faites donc attention, idiot.

Le deuxième, encore plus furieux :

— C'était à vous, imbécile, de remarquer que je ne faisais pas attention.



LA MAISON DU DIABLE

(Légende séduisante.)

AUX portes de Sion, à la jonction de la grande et superbe avenue de la gare et du chemin dit « du Crosset », on voit une maison de pierre aux murs bosselés et patinés, avec un toit anguleux, placé comme un casque de vieux guerrier sur une tête massive, à la physionomie sournoise et cauteleuse. C'est la « Maison du Diable ». Un grand verger l'entoure, au midi, tout clôturé de murs.

Cette demeure, qui date du quatorzième siècle, était, en 1505, la résidence d'été du célèbre bailli, Georges Supersaxo, l'irréductible ennemi du Cardinal Schinner.

Mais qui donc l'avait construite et habitée en premier lieu ?

Voici, à ce sujet, ce que raconte la légende, à laquelle un savant archéologue français, M. Du Grosriez, a consacré une fort intéressante étude.

* * *

Dans l'ancien temps, vers le treizième siècle, si l'on en juge par le genre de construction, un chevalier, riche et avare, possesseur d'un très vaste domaine aux environs de Sion, chevauchait un jour dans ses terres, qu'il désirait entourer d'une clôture pour les mettre à l'abri des vols de fruits qui s'y commettaient chaque automne.

Mais un mur serait trop coûteux, une haie de vigoureux églantiers suffirait peut-être... que faire ?

Tout à coup, le gentilhomme se trouva face à face avec un inconnu revêtu d'un long manteau de pourpre et coiffé d'une toque de même couleur, d'où sortaient deux cornes droites, courtes et épaisses. C'était Satan, en personne, qui flairait un coup de sa façon.

Il s'approcha du chevalier, le salua courtoisement, comme il avait coutume de le faire avec les chrétiens qu'il voulait séduire, et lui proposa un pacte, dans le but évident de se rendre maître de son âme.

— Vous cherchez le moyen le plus aisé de clôturer votre domaine, seigneur chevalier ? lui dit sans préambule le fils de Pluton.

— Vous l'avez deviné, répondit le cavalier surpris.

— Je vous offre le moyen de le faire sans bourse délier, reprit le malin diable.

— Je vous en rends grâce, messire Satan, répliqua le chevalier.

— J'y mets une seule condition, continua Belzébuth.

— Laquelle ?

— C'est qu'en échange de ce service, vous me li-

vrerez votre âme, à moins que vous ne réussissiez à faire, à cheval, le tour de votre propriété avant que j'aie achevé mon travail.

Le chevalier, sans doute peu scrupuleux ou plein de confiance dans la vigueur des jarrets de son coursier, accepta le marché et signa le contrat rédigé en due forme.

Satan se mit rapidement à l'œuvre; le chevalier part au grandissime galop, comme emporté par le vent; son destrier rase le sol et enjambe les fossés avec une rapidité vertigineuse, ses sabots font voler la poussière du chemin, et ses naseaux lancent des jets de vapeur et d'écume; il fait tant et si bien qu'il franchit en quelques minutes la distance qu'il doit parcourir pour faire le tour du domaine, et qu'il parvient à son point de départ bien avant que Satan eût terminé son travail.

Le pari était perdu pour le diable, qui, outré de dépit, suant sang et eau, enfonça avec tant de rage ses cornes dans un bloc de rocher avoisinant la maison, qu'il y fit deux entailles profondes dont l'empreinte se voit encore aujourd'hui.

Quoi qu'il en soit de la légende, la « Maison du Diable » présente un intérêt historique incontestable. Elle possède entre autres un passage voûté enrichi d'écussons où figurent les noms de quelques grandes familles françaises, dont les membres furent ambassadeurs en Helvétie; deux de ces écussons peints portent les armes d'Henri IV et de Marie de Médicis. On y trouve aussi une cour avec fenils, une petite chapelle à fresques et un long souterrain la reliant à la somptueuse demeure que le bailli Supersaxo possédait en ville, et si remarquable par son style et les magnifiques sculptures qu'elle renferme.

Solandieu.

A LA FACULTÉ DE MÉDECINE. — Voulez-vous nous dire, maintenant, quel est le meilleur moyen de rétablir la circulation ?

— C'est d'appeler les sergents de ville.

PENSES-TU ! — Devant la vitrine d'un joailler :

— Vois donc, ma chère, quels superbes pendants, là-bas, tout au fond.

— Des pendants, mon cher... Je suis tout oreilles...

AUX VAUDOISES DE GRYON (Chanson.)

La chanson que voici a été chantée par son auteur, M^{me} Widmer-Curtat, lors de la dernière réunion des Vaudoises, à Gryon.

* * *

Pour les belles Gryonnaises,
J'ai fait un bout de chanson,
Si les rimes sont mauvaises,
J'en ai pour moi la raison.

Refrain :

Car j'ai pris pour mission
De remercier ces dames,
Les Vaudoises de Gryon !

Pour recevoir les Vaudoises,
Elles ont tout préparé,
Pour installer ces bourgeoises,
Combien l'on fut affairé !

Refrain :

Que de pas, d'inspections,
Que de tracés pour ces dames,
Les Vaudoises de Gryon !

On fit grandement les choses,
On prit d'assaut les hôtels,
Et leurs salons grandioses,
Leurs repas substantiels.

Refrain :

Tout est à profusion,
Grâce aux bons soins de ces dames,
Les Vaudoises de Gryon !

Elles ont conduit chez elles,
Dans le chalet familial,
Plusieurs de nos jouvencelles
Qui trouvaient un doux bercail !

Refrain :

Bon logis, affection,
Voilà ce qu'offraient ces dames,
Les Vaudoises de Gryon !

¹ Né en 1788, mort en 1864.

Elles se sont mis en tête
De nous ôter tous soucis,
En donnant à cette fête
L'avant-goût du Paradis.

Refrain :
Quel amour de section
Que la section de ces dames,
Les Vaudoises de Gryon !

Elles ont pris tant de peine
A tout préparer si bien,
Qu'on passerait la semaine
A chercher sans trouver rien

Refrain :
Qui tourne à confusion
Dans tout ce qu'ont fait ces dames,
Les Vaudoises de Gryon !

Aussi je veux, sans attendre,
Leur chanter : « Honneur à vous !
Notre cœur a su comprendre
Ce que vous faites pour nous ! »

Refrain :
Et, tremblant d'émotion,
Nous disons : « Merci, Mesdames ! »
Aux Vaudoises de Gryon !

BIBLIOGRAPHIE

CE JEAN-LOUIS... TOUJOURS LE MEME. — Vaudoiseries, tant vieilles que nouvelles, contées ou grappillées, pour amuser le monde, par Gédéon des Amburnez, 1 vol. in-16. — Editions SPES, Lausanne. 4 fr. 50.

Voici un livre qui fera plaisir à beaucoup de gens. Ils n'est pas fait pour les pédants et les beaux esprits de la capitale et de la province. C'est un recueil que l'on a souvent réclamé, où l'on trouvera un excellent choix de ces bonnes « vaudoiseries » que l'on connaît dans tout le pays romand, mais qu'on ne sait jamais où les trouver pour les « redire... »

Jean-Louis est un type admirable ! Nous devrions tous lui ressembler. Toujours content de son sort, souriant, c'est « l'homme gai », gai pour lui d'abord, et puis généreusement pour les autres. En ce temps de misères, cet homme-là est précieux ! Il faut le fréquenter souvent.

Qui est-ce au fond, « ce Jean-Louis » ? C'est un bon Vaudois, dont on ne sait ni la naissance ni l'âge exacts. Il a du reste, le don d'ubiquité. Dans tout le canton on l'aime et on écoute ses histoires : les vieilles — toujours nouvelles — et les nouvelles qui valent les anciennes. Sa bonne humeur défie le temps et la méchanceté du siècle. Heureusement pour lui et pour nous, on peut bien dire : « Toujours le même, ce Jean-Louis ! »



L'ILE DES MARMITONS

(Conte d'une vieille fille à ses neveux)

I

Le Frère et la Sœur.

— Non, Thérésina, tu ne seras pas religieuse ; je n'y consentirai jamais ; j'avalerais le golfe de Naples et toutes ses îles, Ischia, Procida, Nisida, Caprée même avec son gros rocher, plutôt que de te laisser entrer au couvent.

— Mais, mon frère, que veux-tu que je devienne, seule au monde, orpheline, sans protecteur ?

— Et moi, reprit Césaro avec fierté, ne suis-je pas ton frère ? ne puis-je pas te protéger ?

Thérésina ne put s'empêcher de sourire :

— Enfant ! dit-elle ; j'ai seize ans, et tu n'en as pas encore douze ! D'ailleurs, tu le sais, il nous faut bientôt quitter Naples : le palais de mon malheureux père sera vendu dans un mois ; que pourrions-nous faire dans ce pays, où nous serions humiliés à tous moments ? Sois raisonnable, viens à Rome avec moi,

j'y prendrai le voile chez les Sœurs de Torre de' Specchi, et toi tu iras trouver notre oncle, le cardinal Z..., qui te protégera.

Césaro ne répondit rien, mais deux larmes coulèrent sur ses joues pâles, et il contempla tristement sa sœur qui s'éloignait ; elle traversa rapidement et en baissant la tête la longue galerie de tableaux, autrefois si magnifique, et maintenant si dépouillée. Ces nobles enfants ruinés ne pouvaient contempler sans douleur la place vide qu'occupaient naguère les chefs-d'œuvre de Raphaël et du Dominiquin.

Leur père, le duc de San-Sévéro, qui avait été longtemps favori du roi de Naples, tombé tout à coup dans la disgrâce, était mort de chagrin après avoir dissipé toute sa fortune. Césaro aurait souffert la misère avec courage s'il avait été seul à la supporter, mais il ne pouvait s'accoutumer à voir Thérésina, si belle, si fière, se servir elle-même, et s'imposer toutes sortes de privations. Il passait des nuits entières à se tourmenter l'esprit pour trouver un moyen de gagner leur vie ; c'est pourquoi ses joues étaient si pâles, quoiqu'il fût jeune et bien portant. L'idée de voir entrer sa sœur au couvent lui déchirait le cœur ; car il savait que Thérésina faisait un grand sacrifice en prenant le voile, puisqu'elle n'avait point de vocation. Il n'avait plus qu'elle au monde, et pour elle, qu'il aimait tant, il aurait tout sacrifié.

Préoccupé de ces sombres pensées, il traversa la vaste cour de leur palais, où l'herbe croissait de toutes parts ; cette cour, autrefois si vivante, si joyeuse, où retentissaient le pas des chevaux, le roulement des riches équipages, le pas empressé des laquais aux livrées bigarrées, où tout annonçait la fortune et le bonheur, et qui, hélas ! était maintenant déserte et silencieuse.

Il descendit précipitamment vers le port de Santa-Lucia, et se promena à grands pas sur le rivage de la mer.

Comme il était là depuis un moment, il aperçut à quelque distance de lui un petit garçon joufflu, qui se balançait de toutes ses forces dans une barque, sur le banc de laquelle un jeune lazzarone dormait étendu :

— Réveille-toi donc, pêcheur, criait le petit joufflu ; voilà deux carlins¹, dépêche-toi, et mène-moi vite à Castellamare.

— Non è l'ora (ce n'est pas l'heure), répondit le pêcheur et il se rendormit.

Alors le petit joufflu jura, frappa du pied, et devint tout rouge de colère.

— Qu'avez-vous donc, signor ? demanda Césaro. Pourquoi réveiller ce pêcheur ?

— Pour qu'il me conduise dans sa barque de l'autre côté du golfe. Savez-vous ramer voilà deux carlins.

— Je ne veux pas de tes carlins, dit Césaro avec fierté ; je sais ramer, et je te conduirai pour rien. Le fils du duc de San-Sévéro n'est pas encore si ruiné qu'il ne puisse rendre service à un pauvre sire tel que toi.

Césaro répondit cela parce qu'il avait beaucoup d'orgueil, mais le fait est qu'il était enchanté de trouver une occasion de se promener un peu sur mer, plaisir dont il était privé fort souvent. Il s'élança dans la barque, s'assit sur un des bancs, appuya ses pieds sur le dos du pêcheur qui dormait, saisit les rames, et bientôt la barque disparut.

II

Grands périls et petits voyageurs.

Le soleil était brillant, et la mer était toute parsemée d'éclatantes. Césaro, à mesure qu'il s'éloignait du rivage, sentait son cœur moins oppressé ; il éprouvait une joie si pure en admirant son beau pays, qu'il aimait tant !

Il n'y avait dans le ciel d'autre nuage que la fumée grise qui s'échappait du Vésuve ; Naples et son riche amphithéâtre de maisons blanches descendant jusqu'à la mer, avec ses terrasses couvertes de treilles et d'orangers, semblait de loin un colossal escalier de jardins, une immense cascade de fleurs. De grands vaisseaux, parés de toutes leurs voiles, se balançaient sur les flots ; c'était un spectacle admirable, et il fallait être aveugle ou criminel pour

¹ Les carlins sont une monnaie du pays.

n'être pas heureux en ce moment. Césaro oubliait ses chagrins, et s'enivrait d'une espérance vague, il ne pouvait se défier de la bonté de Dieu, qui avait créé une nature si belle : aussi, malgré tous ses malheurs, en ce moment il aimait la vie.

Césaro ramait avec agilité ; le petit joufflu n'admirait rien, ne faisait rien, et se plaignait à chaque instant de la chaleur ; quant au jeune lazzarone, il dormait, se croyant encore à Naples, et sans se douter que c'était dans sa barque et avec lui qu'on voyageait.

Tout à coup, comme ils s'avançaient en pleine mer, le vent s'éleva, et les flots, d'abord si calmes, commencèrent à s'agiter : on entendait comme de grands coups de canon dans les brisants ; c'est le bruit que font les vagues en se jetant avec violence dans les grottes ou contre les rochers. Césaro fronça le sourcil, et regarda de tous côtés autour de lui avec inquiétude ; le petit joufflu pâlit :

— Je vous donne dix carlins, s'écria-t-il, si vous nous faites aborder ! J'ai peur, j'ai peur, je ne veux pas rester dans ce bateau.

— Il y faudra pourtant bien rester, vraiment, reprit Césaro ; car si nous approchons du rivage, la barque se brisera contre les rocs, et vous ne m'avez pas trop l'air de savoir nager ; mais patience, restons en pleine mer, ce n'est peut-être qu'un grain ; peut-être ce soir le vent tombera.

(A suivre.)

Mme E. de GIRARDIN.

ROYAL-BIOGRAPH. — Le nouveau programme du Royal-Biograph de cette semaine comporte un succès artistique suédois : *Le Chemin du Destin*, splendide comédie dramatique et humoristique, en 4 actes. Lars Hansen, la grande étoile scandinave, joue le rôle principal de ce film. Comme toujours, l'interprétation et la mise en scène sont des plus réalistes. Au même programme : *Un ami des enfants*, charmante comédie sentimentale américaine, et *Les miracles du fond de la mer*. Dimanche 27, deux matinées à 2 h. 30 et à 4 h. 30. Tous les jours, matinée à 3 heures et soirée à 8 h. 30.

KURSAAL. — Ce soir, à 8 h. 30, dernière représentation du succès légendaire : *Les Cloches de Corneville*, le chef-d'œuvre de Robert Planquette.

Demain dimanche, en matinée, à 2 h. 30, et en soirée, à 8 h. 30, deux irrévocablement dernières de la délicieuse opérette d'André Messager : *Les P'tites Michu*.

Prochainement, création à Lausanne d'un opérette très amusante : *Les Fétards*, musique de Victor Roger.

LES CONQUÉRANTS. — Voilà, certes, un titre à succès. Et c'est bien un succès, un très grand succès même, qu'il a valu mardi dernier à « La Muse » au Grand Théâtre. La pièce est d'allure très moderne ; tout d'abord, elle nous introduit dans un milieu d'aviation et n'a qu'un an d'âge. La donnée n'a rien de bien nouveau, en revanche ; la vie, dont le théâtre s'inspire, ne se renouvelle guère, du reste. Le cadre, seul, change.

La façon dont « La Muse » a monté et interprété la pièce de Charles Méré est vraiment remarquable. Tous les rôles, sans exception, ont été bien compris, bien rendus et bien sus. La mise en scène était très soignée. On ne saurait vraiment demander mieux.

Hier, vendredi, « La Muse » a joué à Vevey, où, comme ici, elle a été très goûtée. Mardi prochain, 29 novembre, elle redonnera à Lausanne une seconde et dernière représentation. Ne la manquez pas.

PHOTO-PALACE 1, RUE PICHARD

Photographies .. Agrandissements
.. .. Travaux pour amateurs]

Noblesse
vermouth délicieux
SE BOIT GLACE G. 162 L.

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT.
J. MONNET, édit. resp.
Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.